

## LES PRIX

### PENDANT LA PERIODE REVOLUTIONNAIRE

En célébrant le bicentenaire de la Révolution française, la presse et les médias ont surtout insisté sur les profondes transformations politiques qui ont secoué le royaume de France à cette époque. Mais ils ont le plus souvent ignoré les catastrophiques conséquences économiques qui ont profondément perturbé la vie quotidienne des Français. Une inflation importante, une grande misère et une pénurie douloureusement ressentie par les plus pauvres ont marqué la vie de nos régions.

#### 1/ Le prix du pain.

A cette époque, le pain était la base de la nourriture. Son prix dépendait de celui des grains : froment et surtout seigle. Le prix du grain variait dans de fortes proportions selon l'abondance des récoltes. Un hiver froid, un printemps pluvieux, un été sec provoquaient une mauvaise récolte et un enchérissement des grains. Les routes, souvent en mauvais état, gênaient les transports entre les provinces et les approvisionnements étaient incertains. Enfin, des spéculateurs cherchaient à s'enrichir en obtenant artificiellement une raréfaction des grains.

Les mercuriales de la fin de l'Ancien Régime nous renseignent sur l'évolution des prix : par exemple, à Charlieu, en 1762, le seigle valait 1 livre 6 sols le bichet (19,39 litres), à la veille de la Révolution, il atteignait 3 livres. Mais en 1770, il avait coûté 5 livres ! Le froment suivait la même courbe. Et encore chaque ville avait sa propre mesure et celle de Montbrison était légèrement supérieure ; le bichet contenait 19,72 litres !

La livre était la monnaie de compte, elle valait 20 sols et le sol, 12 deniers.

Le pain noir était de mauvaise qualité, fabriqué à partir d'un mélange de farines de seigle et de froment, mais il y avait peu de froment ! Le pain de 4 livres pesait 1688 g (la livre de Lyon étant de 422 g) et son prix variait : 8 sols en 1750, 12 sols en 1774, 21 sols en 1775. Rien d'étonnant à ce que ces variations n'aboutissent à des émeutes à Paris et en province surtout avec des salaires journaliers de 10 à 20 sols.

Dans notre région, ce pain valait 9 sols en juillet 1788, 12 sols en novembre et 14 sols en 1789, à cause de la mauvaise récolte de 1788, et il va continuer à monter !

En 1793, la Convention tenta d'arrêter les hausses en promulguant la loi du maximum qui taxait les denrées arbitrairement, le bichet de froment était taxé à 4 livres et celui de seigle à 3 livres, le pain à 6 sols. Mais cette taxation n'eut pour effet que la raréfaction des denrées et le développement d'un marché parallèle important. La Convention abrogea la loi et le pain se vendit jusqu'à 64 sols ! Dans ces conditions comment une malheureuse famille d'ouvriers, comprenant le père, la mère et six enfants pouvait-elle vivre ? Il fallait 6 livres de pain par jour à 4 livres 4 sols et elle n'avait que 2 livres de revenus (avec les augmentations). C'était la misère et la famine.

Depuis le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, les famines avaient disparu du royaume, grâce surtout aux progrès de l'agriculture. Les ministres de Louis XV, puis de Louis XVI avaient toujours cherché à les éviter en constituant des stocks les bonnes années pour les mauvaises. Malheureusement les réserves accumulées ne suffirent pas à éviter la famine de 1789.

## 2/ Le prix des denrées.

A cette époque, le commerce n'avait pas pris l'extension vertigineuse que nous connaissons aujourd'hui avec la multiplication des boutiques, des grandes surfaces, des produits et des marques. La publicité et la vente par correspondance ne s'étaient pas encore développées. Il est vrai que le niveau de vie des Français était très bas et que beaucoup vivaient mal, à la limite de la misère. Seuls de petits paysans et marchands proposaient sur les marchés quelques produits du pays. Les importations du sud-est asiatique ou du Japon n'avaient pas encore inondé notre région.

Quand une bourgeoise de la Grande Rue de Montbrison (aujourd'hui rue Martin-Bernard) allait faire ses courses au marché, elle trouvait, sur les places et dans les rues, les paysans des environs étalant leurs produits et les marchands présentant leurs éventaires.

En 1790, les paysannes offraient le beurre à 12 sols la livre (422 g). A Paris, les acheteuses pouvaient choisir entre plusieurs sortes de beurre : de Chartres, à 16 sols, de Longjumeau, à 25 sols, de Normandie, provenant de Gournay à 24 sols ou d'Isigny à 21 sols. Il était très cher, aussi en employait-on peu. Les oeufs étaient à 1 sol la douzaine, le sucre, produit de luxe provenant des Antilles, à 26 sols la livre ; on utilisait surtout du miel à 9 sols la livre. Les fromages étaient à des prix allant de 10 sols à plus de 3 livres l'un.

Pour le sel, le Forez se trouvait en pays de petite gabelle où la vente était réglementée : on devait l'acheter au grenier à sel du roi, rue des Légouvés, mais la consommation en était libre. Il valait 2 sols la livre. Le savon, produit cher lui aussi, donc peu utilisé, se vendait 9 sols la livre en 1771, il va monter jusqu'à 20 sols en 1790 et même 26 sols à St-Germain-Laval. La soude était à 9 sols la livre et la potasse à 12 sols. Pour s'éclairer chichement, la chandelle valait 10 sols en 1771 et 16 sols en 1790.

L'huile d'olive se vendait 17 sols la pinte (1,151 l) et 20 sols en 1790, le vinaigre 8 sols. Vers 1795-1796, les pommes de terre commençaient à être utilisées pour la nourriture des personnes et valaient 14 centimes le bichet. Les pommes étaient à 14 sols les 100, le raisin à 2 sols 6 deniers la livre.

A l'étal du boucher, la viande fraîche était relativement moins chère : la livre de boeuf coûtait 10 sols, le mouton, 10 sols 6 deniers, le veau 11 sols et le porc, 11 sols également. Vers 1794, la viande vaudra de 15 à 20 sols la livre. Le lard salé se payait de 16 à 18 sols la livre, un poulet, de 2 à 3 sols. A l'épicerie, on trouvait aussi du poisson séché ou salé dans des barils de 50 livres : le maquereau était à 90 livres le baril, la morue, 110 livres et le hareng, 90 livres.

Le vin se vendait à la pièce ou à la pinte, le vin ordinaire était affiché à 21 sols 5 deniers la pinte, le vin de Bourgogne, 32 sols 6 deniers, et le champagne, de 5 à 8 livres la bouteille. Un repas à l'auberge coûtait de 1 à 3 livres.

Tous ces prix vont sérieusement augmenter de 1793 à 1798, à cause de la pénurie.

### 3/ Les vêtements, les chaussures.

La plupart des gens de la campagne et même les ouvriers des villes ne s'habillaient que chez le fripier. Dans les bourgs et en ville des tailleurs d'habits confectionnaient des vêtements simples et grossiers mais beaucoup de gens étaient vêtus de haillons.

Les tissus et toiles étaient vendus à l'aune (1,20 m), le drap de 22 à 24 livres, la toile à torchons, 1 livre, la toile pour tablier, 1 livre 16 sols, le coutil, 2 livres 7 sols, le coton, 2 livres et l'indienne, la plus chère, 18 livres.

Les bourgeois ayant un revenu suffisant pouvaient se faire tailler des habits qui valaient de 40 livres en 1771 à 80 livres en 1786 ; une veste et une culotte coûtaient 30 livres, une chemise 5 livres, une robe et un jupon, 36 livres, et un tablier 7 livres.

Dans le peuple, les chaussures étaient rares, tout le monde portait des sabots qui coûtaient 9 sols la paire pour les hommes, 8 sols pour les femmes et 9 sols pour les enfants. On trouvait aussi des sabots très fins à 1 livre 15 sols. Les souliers à boucles atteignaient la somme de 4 à 6 livres. Notons encore le prix d'un fer à repasser pour "passer" le linge à 15 sols.

### 4/ Le logement, les terres, les domaines.

Dans la campagne, les maisons étaient souvent des chaumières en pisé se groupant autour de l'église. Seuls les bourgeois des villages pouvaient prétendre à des maisons plus cossues. En ville, de belles maisons de pierres, avec des façades sculptées, s'élevaient le long de rues sales, mal pavées, boueuses en hiver, poussiéreuses en été. La plupart des gens vivait en location. A Saint-Etienne, pour une simple chambre garnie, il fallait compter de 10 à 50 livres par an et de 150 à 300 livres pour un petit appartement. Dans cette ville industrielle de couteliers et d'armuriers, on louait des boutiques et des ateliers pour 50 à 200 livres.

Pour faire construire une maison de 4 pièces, petite et modeste, il fallait régler 1000 livres en 1788 et 1300 francs en 1800. Pour un laboureur, même aisé, cela représentait une somme importante.

Quant à faire réparer une maison, c'était une autre affaire : les prix des entrepreneurs étaient très élevés : 15 livres pour une poutre, 28 sols pour un chevron, 3 livres pour une douzaine de planches de toiture, et 4 livres pour 100 tuiles rondes.

Les prix des terres étaient très variables. Les domaines les plus importants se négociaient très chers : de 10 000 à 50 000 livres.

Ceci nous montre le fossé qui existait entre les vastes domaines accessibles aux seigneurs riches ou aux grands bourgeois et les modestes chaumières des gens de la campagne.

#### 5/ Les meubles et les outils.

Les familles pauvres, paysannes et ouvrières, ne possédaient qu'un mobilier sommaire et de peu de valeur composé de coffres, tables, bancs et lits garnis de paille.

Les bourgeois aisés et les paysans cossus nous renseignent mieux sur leur mobilier à cause des inventaires après décès dressés par les notaires. Dans la cuisine nous trouvons une table de 3 à 6 livres, des chaises, de 3 à 15 sols, un buffet à 2 portes, 15 livres (mais il est garni de 22 assiettes de faïence !), un coffre, de 3 à 6 livres, une huche à pain, 4 livres, une baignoire en cuivre rouge, 6 livres, une pendule en émail avec sa cage, de 48 à 60 livres.

Dans la chambre, il y a un lit garni, de 30 à 50 livres, une grosse couverture en laine de pays, 24 livres, un fauteuil, de 3 à 4 livres, une garde-robe à 2 portes, 120 livres, une armoire en pin, 7 livres, une commode en noyer à 3 tiroirs, 18 livres, un miroir dans son cadre, 6 livres. On peut encore rêver avec une glace de Saint-Gobain de 9 pieds de haut et de 4 pieds de large qui coûte 3 000 livres et une tapisserie des Gobelins qui en vaut 40 000.

Les outils de travail des paysans étaient beaucoup moins chers : une hache, 1 livre 5 sols, une pioche, 13 sols, une fourche, 1 livre 10 sols, un râteau, 8 sols et une faux, 15 livres. Mais de nombreux outils étaient fabriqués par les paysans eux-mêmes.

#### 6/ Prix des animaux.

Sur les foires de la région, on trouvait en 1770 une paire de boeufs pour le prix de 150 à 400 livres ; en 1805, il fallait compter 476 livres. En 1791, une vache valait de 40 à 60 livres, un veau de 8 à 15 livres, une jument et son poulain, 912 livres en 1788, une chèvre, 10 livres, une brebis de 3 à 5 livres, une ânesse, 16 livres, un porc de 12 à 32 livres selon le poids, une truie, 80 livres en 1803. Un cheptel de ferme demandait un gros investissement, aussi les fermiers n'avaient-ils que peu de bêtes.

#### 7/ Les prix industriels.

Sous l'Ancien Régime, déjà, de nombreuses petites industries existaient à St-Etienne : coutellerie, quincaillerie, armurerie. Les mines de Rive-de-Gier et de St-Etienne produisaient des tonnes de charbon qui était exporté vers Lyon, la Provence, la Bourgogne et la région parisienne. A la production le charbon valait 16 sols les 100 kg en 1782 et 1,10 F en 1800. A Paris, en 1790, les 100 kg de charbon du Forez revenaient à 5 livres 10 sols.

Chez le marchand de métaux, l'acier à charrue valait 24 livres le quintal, l'acier en barre d'Allemagne, 55 livres, le fer commun, 14 livres, le fer blanc, 40 livres, les clous, 40 livres, la tôle, 40 livres, le plomb, 42 livres, le cuivre rouge, 150 livres. Chez le coutelier, les couteaux se vendaient de 8 deniers pour les plus simples à 1 sol 9 deniers pour les plus luxueux.

Depuis 1516, St-Etienne était un important centre de fabrication d'armes de guerre et de chasse. En 1789, on fabriqua 12 000 fusils de guerre à 27 livres l'un. Du 30 août 1794 au 19 mai 1796, 170 858 fusils furent livrés aux armées de la République. On fabriquait aussi des armes de chasse : 117 000 fusils simples à 14 livres l'un et 6 000 fusils doubles à 50 livres, en 1789.

## 8/ Prix divers.

Les voyages à cette époque coûtaient cher. Les moyens de transport des voyageurs étaient rudimentaires et extrêmement inconfortables, les routes défoncées et les trajets longs. En 1789, le voyage en "Turgotine" revenait à 16 sols la lieue, ce qui représentait de 80 à 100 livres pour le trajet de Paris à Lyon. Une traversée de l'Atlantique pour aller aux "Isles" coûtait plus de 300 livres avec un inconfort total. Un noble ou un grand bourgeois pouvait s'offrir un carriole pour 40 louis (960 livres).

Le nombre des journaux avait considérablement augmenté pendant la Révolution. Ils valaient de 2 à 8 sols le numéro selon le nombre de pages. Ils étaient quotidiens comme le *Journal de Paris*, la *Gazette France*, le *Journal des débats et des décrets*, la *Gazette nationale*, le *Moniteur universel*... ou hebdomadaires comme le *Patriote français* de Brissot, le *Courrier de Provence* de Mirabeau, le *Journal politique et national* de Rivarol, les *Révolutions de France et de Brabant* de Camille Desmoulins, *L'ami du peuple* de Marat et le *père Duchesne* de Hébert. En 1787, il n'y avait que 50 périodiques à Paris et 30 en province, ils étaient plus de 1500 vers 1792.

Les livres étaient vendus à ceux qui savaient lire et qui étaient peu nombreux. Un best-seller de l'époque, *Les liaisons dangereuses* de Choderlos de Laclos s'était vendu à 2000 exemplaires, en 15 jours en 1782. C'était un record pour l'époque. L'ouvrage qui comportait 4 volumes coûtait 30 livres. *Le paysan perverti* de Restif de la Bretonne avait 1060 pages et était vendu 7 livres. De nombreuses brochures de propagande étaient diffusées dans le public au prix de 8 à 24 sols.

Pour terminer voici quelques prix en vrac :

- papier à la rame, d'Annonay : gris pour les enveloppes, 8 livres ; bleu 24 livres.
- frais d'accouchement : 72 livres.
- prix d'une charge de perruquier à St-Etienne : 600 livres.
- valeur d'une marque de coutellerie ("La Perle", à St-Etienne) : 144 li- en 1774.
- traitement d'un maître d'école : de 200 à 250 livres par an.
- port d'une lettre simple : 6 sols à la réception ; sous enveloppe : 7 sols.
- un ramonage de cheminée par un petit ramoneur savoyard : 5 sols.

Les impôts payés par les Français s'élevaient à 500 millions de livres dont une bonne part était retenue par les collecteurs. Le roi dépensait chaque jour de 6 000 à 7 000 livres ; son mariage en 1770 avec Marie-Antoinette avait coûté 1 800 000 livres et son sacre, en 1775, 835 000 livres. Quant à la guerre d'Amérique elle avait englouti l'énorme somme de 2 milliards de livres. On saisit la grande différence qu'il y avait entre un journalier paysan ou un ouvrier et le grand seigneur de la cour.

La période révolutionnaire a libéralisé le commerce et l'industrie en créant le système décimal, en supprimant les corporations, bastions de l'immobilisme, en autorisant la libre circulation des produits, en enlevant les octrois à l'entrée des villes. Mais la mise en place d'un papier-monnaie (les assignats) s'est soldée par un échec. Une importante inflation a affecté les années 1794-1795 comme en témoignent les prix des mois de nourrice à l'hôpital Sainte-Anne de Montbrison : de 5 à 6 livres en 1781-1792 à 8 livres en 1794, de 15 à 20 livres au début de 1795, jusqu'à 40 livres en fin de 1795. En 1796, la fièvre retomba, les assignats disparurent.

Sur le plan économique, les grands vainqueurs de cette période troublée furent les bourgeois, les paysans aisés et certains petits nobles. Ils eurent l'occasion d'acheter à vil prix les biens du clergé et, par ce moyen, se constituèrent un patrimoine immobilier important. Petits paysans et ouvriers devinrent les esclaves d'un capitalisme naissant sous Napoléon Ier, capitalisme qui prendra son véritable développement sous le Second Empire. Toutes les conditions sont déjà réunies pendant la Révolution pour cette évolution économique.

Roger FAURE



5 francs an 6

